



## Paterson

De Jim Jarmusch  
Avec Adam Driver, Golshifteh Farahani  
Etats-Unis – 2016 – 1h58  
Festival de Cannes 2016 – Compétition Officielle

Jeudi 12 janvier 2017 18h30  
Dimanche 15 janvier 2017 19h00  
Lundi 16 janvier 2017 14h00  
Mardi 17 janvier 2017 20h00

### Feel-good movie

Depuis déjà une quinzaine d'années, les amateurs purs et durs des premiers longs-métrages de Jarmusch pouvaient légitimement regretter de voir le cinéaste-rockeur délaissier sa patte, faite de longs travellings latéraux et de personnages marginaux nonchalants, au profit d'un cinéma bien plus mainstream. Et même s'il est toujours resté fidèle à un minimalisme dans sa narration et à certaines ses thématiques favorites, telles que les personnages de losers déracinés (*Broken Flowers*) et son amour pour l'industrie musicale underground (*Only Lovers Left Alive*), comme il est bon de le voir revenir à une mise en scène lancinante au profit d'un scénario purement lyrique ! De la même manière qu'il l'avait fait pour la ville de Memphis dans son magnifique *Mystery Train*, **Jarmusch déclare son amour pour la ville de Paterson, un autre haut lieu culturel américain, au point de donner son nom à ce film très personnel.** De la même manière que les taxis dans *Night on Earth*, les scènes en bus, où l'on découvre la ville, faite de maisons en briques rouges et de cascades, et où l'on écoute les conversations de ses habitants, Paterson apparaît comme un lieu idyllique pour son auteur, sorte de dernier bastion de cette culture américaine qu'il a toujours défendue. Preuve que le film lui tient à cœur, Jim Jarmusch en a, pour la première fois depuis son tout premier film en 1980, lui-même signé la bande-originale, via son groupe SQÜRL, et a glissé des clins d'œil à quelques-uns de ses amis musiciens, avec un caméo de Method Man et surtout une référence à Iggy Pop, auquel il consacrera sous peu un documentaire.

Mais avant d'être une ballade lancinante dans les rues de la ville éponyme, Paterson est avant tout un personnage présent dans chaque plan du film. Portée par un Adam Driver (*Hungry Hearts*, *Star Wars ep.7...*) qui semble n'avoir pas fini de nous surprendre, **la vie monotone de cet américain moyen est sublimée par une délicatesse et une cocasserie qui font de chacun de ses petits moments quotidiens un pur bonheur dont la somme forme un imparable feel-good movie.** L'empathie que suscite l'acteur dans l'exercice de ses plus petites besognes, depuis le réveil matinal jusqu'à sa consommation de bière au pub du quartier en passant par la gamelle végétarienne préparée par sa femme, devient véritablement touchante grâce à son jeu qui dégage une certaine mélancolie sous-jacente. La scène où il se rend compte qu'une fillette de 10 ans écrit des poèmes bien meilleurs que les siens est ainsi rendue bouleversante par son seul jeu de regard désabusé.



**De saynètes en saynètes, Jim Jarmusch tisse le quotidien d'un monsieur tout-le-monde attachant mais surtout le portrait d'une ville à laquelle il aimerait s'identifier. Une œuvre de cinéma qui sort des sentiers battus dont le charme aérien enchantera les fans historiques du réalisateur.**

Celle dont les rêves ne s'envolent pas en revanche, c'est sa femme, dont la créativité artistique survoltée est à la fois propice à des passages pleins d'humour et à des bravoures visuelles de la part du décorateur. Le charme naturel de Golshifteh Farahani (*Exodus*, *Go Home...*), mais aussi le chien Marvin avec qui les deux amants forment presque un triangle amoureux, assurent à ce cadre intimiste de rester de bout en bout un refuge. Il y règnent une légèreté et une force de caractère qui rompent avec l'atmosphère bien plus morose qui se dégage de nombreuses scènes en extérieur. Car si Paterson est une ville chargée en inspirations passionnelles, elle n'en reste pas pour autant la source de cette mélancolie dévorante. Par ailleurs, l'obsession qu'a notre chauffeur-poète à voir des jumeaux un peu partout pose une question qui le dépasse : **et si son double à lui n'était pas justement la ville elle-même dont il partage finalement les principales caractéristiques ?** Par ce travail effectué sur la thématique de la dualité, on en revient à lire dans ce scénario vaporeux une apologie de l'esprit de liberté intellectuelle propre à cette petite bourgade à quelques kilomètres à peine de New-York.

Et dans la façon qu'il a de se consacrer à ses proses et de rester hors de toute la tension palpable en ville, qu'il s'agisse de la situation économique que l'on devine à la vue des chantiers abandonnés à la présence de gangs qui n'hésitent pas à menacer son chien, **on peut aisément voir ce sympathique anti-héros comme une projection de Jarmusch lui-même.** Chacun des dispositifs stylistiques qu'il utilise, qu'il s'agisse des fondus enchaînés ou de ses fameux travellings, permet à chaque vignette journalière d'avoir sa propre identité, les répétitions étant elles-mêmes réduites à des effets comiques, éloignant de facto l'ennui qui pourrait naître d'un pareil ronron et surtout créant un sentiment de récit hors du temps. Car c'est bien là la principale force de *Paterson* : celle de nous rappeler que chaque jour qui passe a beau avoir l'air de n'être que la répétition du précédent, c'est l'imagination qui permet de se sortir de ce carcan déprimant. Et tant pis pour les spectateurs qui espéreront voir émerger un élément perturbateur qui ferait dévier la fiction vers une intrigue romanesque, Jarmusch va jusqu'au bout de ce qu'il entreprend au grand dam des codes habituels. Au-delà de chaque jour qui se répète, le film est aussi l'histoire d'un homme qui, dans les dernières minutes, recommence inlassablement son travail de poète malgré les frustrations qu'il a vécues, tel un poisson nageant à contre-courant. **De quoi espérer voir ce retour aux sources de Jarmusch perdurer dans ses prochaines réalisations. En somme, un feel-good-movie pour tous ses fans.**

[Cineseries-mag.fr](http://Cineseries-mag.fr)

Ilot d'une précieuse singularité dans le cadre du cinéma américain, l'œuvre de Jim Jarmusch, 63 ans, s'augmente avec Paterson d'une nouvelle pépite, dont la sérénité et la douceur ont agi comme un baume lors de sa présentation au Festival de Cannes. Souvent, les films de Jarmusch s'apparentent à de petits panthéons personnels, recueillant amoureusement références et citations de figures artistiques admirées – musiciens, cinéastes, écrivains –, pour former autour de leurs héros errants ou marginaux autant de boucliers ou de viatiques contre l'agressivité et la vulgarité envahissantes du monde contemporain. Comme le magnifique *Dead Man* (1995) avant lui, qui s'inscrivait sous la tutelle du poète William Blake, Paterson vise l'un des objets les plus rétifs au cinéma, à savoir la poésie, impossible à figurer littéralement et qui s'évade dès qu'on veut la débusquer.

Il faut s'arrêter un instant sur le titre, Paterson, qui désigne à la fois par son nom le protagoniste (Adam Driver), chauffeur de bus et poète à ses heures, mais aussi la ville du New Jersey dans laquelle il coule des jours paisibles, cité ouvrière minée par la désindustrialisation, et enfin le grand œuvre du poète moderniste William Carlos Williams, véritable jalon de la littérature américaine. Cette polysémie gigogne n'est pas qu'un jeu référentiel gratuit, mais trace une circularité complète, entre le contenant et son contenu, l'œuvre et ses modèles, l'écriture et la vie, le signifiant et le signifié, qui vaut comme seul programme poétique du film : « un homme est une ville est un poème est un film », nous dit en quelque sorte Jarmusch, comme pour paraphraser le fameux vers de Gertrude Stein (« Rose is a rose is a rose... »).

Une harmonie secrète.

La première scène est si belle qu'elle mérite d'être racontée. Lundi matin, Paterson se réveille aux côtés de sa femme, Laura (Golshifteh Farahani), avant de partir au travail. Sur le chemin du dépôt, le texte de sa pensée poétique s'inscrit en lettres blanches à l'image : quelques mots au sujet d'un banal paquet d'allumettes, rien que de très anodin. Au volant du bus, Paterson parcourt la ville, dont les reflets extérieurs glissent à la surface de son immense pare-brise, comme autant d'images en circulation. A l'intérieur, il attrape des bribes des conversations des différents passagers. Il voit, il entend, et tout s'amalgame bientôt en une grande surimpression.

Soudain, le texte réapparaît à l'écran, et la poésie coule de source : le paquet d'allumettes conduit en lignes brisées à la cigarette de sa bien-aimée. De cet objet bête comme chou sort un déchirant poème d'amour. Ce que filme ici admirablement Jarmusch, c'est non seulement le « travail » afférent à la poésie, mais plus largement la façon dont le monde alentour se dépose en nous, et se met à résonner au prix d'une longue et lente imprégnation – imprégnation qui serait, en retour, le véritable ferment poétique de l'existence. La suite du film se décline au fil des jours d'une seule semaine, du lundi au lundi suivant. La répétition des tâches et des habitudes (aller au travail, en revenir, sortir le chien, boire un verre au bar du coin) amène avec elle le retour des mêmes cadres, gestes, lieux et objets, marquant ainsi la pulsation du quotidien, où les compositions de Paterson puisent leur scansion.

Plaque sensible.

Au hasard de ces cycles viennent s'immiscer de légères saynètes de voisinage, fruit des rencontres ou des fréquentations du héros, par lesquelles Jarmusch creuse une forme esquissée et minimale de narration, « croquée » à la façon des comic strips : scènes de ménage, barman jouant aux échecs, rappeur s'exerçant dans une laverie se succèdent en autant de haïkus cocasses qui s'évaporent avant de « faire récit ». La clé de tout cela, c'est la « rime interne », comme le confie Paterson à une petite fille croisée dans la rue : ces bégaiements infimes de la réalité qui finissent, en s'assemblant, par résonner d'une harmonie secrète, dissimulée dans le désordre des choses. Et comme dans la poésie de William Carlos Williams, la rime interne épouse le concret, l'immédiateté des impressions, en s'opposant à une versification qui les déforme.

Cette rime libre, c'est le battement profond du film, son schéma enfoui et clandestin. Paterson, auquel Adam Driver prête sa présence déphasée et amortie, est une plaque sensible : il n'existe pas autrement que par sa disponibilité aux formes, aux matières, aux êtres qui l'entourent. Paterson, héros jarmuschien, est un être-refuge. Sur ce point, on pourra d'ailleurs se [reporter](#) au vibrant essai *Jim Jarmusch, une autre allure* (Capricci, 112 p., 8,95 euros), que le critique Philippe Azoury vient de [consacrer](#) aux films du cinéaste.

**Le monde**

Étranger aux modes, presque démodé, ce poète sans portable et sans oeuvre avance, confiant dans la vie. À son image, le film a la valeur d'un vade-mecum. Qui ne prône ni méthode ni discipline pour trouver le bonheur ou la santé. Jim Jarmusch ne vend pas de ces choses. Il vante seulement un certain art de vivre et de voir.

**Télérama**

**Prochaines séances :**

Semaine spéciale Télérama du 18 au 24 janvier avec les films : *Elle*, *Moi Daniel Blake*, *Julieta*, *Frantz*, *La tortue rouge*, *Les Ogres*, *Midnight Special*, *Valse avec Bachir* et en avant première le mardi 24 janvier : *Jacky*.

Carte d'adhésion valable de septembre 2016 à août 2017

Adhérer, c'est soutenir l'association

Tarif réduit 9€ \* Plein tarif 18€

\* Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Emboîné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)